CRITIQUE, danse. AIX-EN-PROVENCE, Le Pavillon Noir, le 6 février 2026. « KillMe » par Marina OTERO

Six ans après l'onde de choc provoquée par *FuckMe* (créé en 2020, mais que nous n'avions pu voir que deux ans plus tard, au *Teatro Rivoli* de Porto) et l'introspection minimale de *LoveMe* (que nous avions découvert, lors de sa création française, au *Printemps des Comédiens* de Montpellier), Marina Otero referme la boucle de sa trilogie existentielle avec *KillMe*, donné ce vendredi 6 février 2026 au Théâtre du Pavillon Noir, à Aix-en-Provence. Ce lieu mythique, conçu par Rudy Ricciotti pour le *Ballet Preljocaj*, écrin de béton et de lumière où la danse contemporaine respire dans toute sa noblesse, a exulté ce soir-là comme rarement. La scène, nue et immense, s'est transformée en un champ de bataille intime où la performeuse argentine, fidèle à sa réputation d'iconoclaste, a livré le plus déchirant et le plus abouti de ses autoportraits.

Avec ***KillMe***, **Marina Otero** pousse l'exercice autobiographique jusqu'à ses limites les plus extrêmes. Ce dernier volet, loin d'être une conclusion paisible, est une plongée en apnée dans les abysses de la psyché. Le diagnostic posé — un trouble *borderline* — n'est pas ici un simple motif dramatique, mais le prisme déformant à travers lequel toute l'œuvre se réinvente.

La performeuse parle frontalement, sans fard, de souffrance psychique, d’amours toxiques, de violences conjugales. Chaque mot est une lame, chaque silence un gouffre. Mais là où d’autres sombreraient dans le *pathos*, Marina Otero transforme cette matière brute en une cérémonie cathartique d’une puissance inouïe.

La scène du ***Pavillon Noir*** devient alors un territoire mouvant, peuplé de six interprètes. D’abord présentés comme des doubles, des miroirs dociles de son *ego* tourmenté, ils s’émancipent progressivement. Les corps se heurtent, se cherchent, s’abandonnent dans des tableaux chorégraphiques où le désir le plus brûlant côtoie l’autodestruction la plus sourde. Chaque interprète, en se libérant de l’emprise de la chorégraphe, révèle son propre chaos intérieur, créant une polyphonie de douleurs et de révoltes. Ce n’est plus un seul en scène, mais une constellation de fragilités exposées à l’état brut.



La musique, elle, amplifie cette tempête émotionnelle avec une intelligence rare. Le baroque sacré de Bach dialogue avec les tubes *pop* de Miley Cyrus, créant des contrastes saisissants qui soulignent l'écartèlement permanent de l'artiste. Les récits, entrecoupés de silences et de mouvements saccadés, dessinent un autoportrait intense où la provocation, concept si cher à Marina Otero, devient un cri de vérité. La mort, la mémoire, la violence et l'abandon se mêlent dans une danse macabre aussi éblouissante que dérangeante.

À la croisée de la danse contemporaine, de la performance et de l'autobiographie, ***KillMe*** s'impose comme un manifeste incandescent. L'art et la vie s'y embrasent dans une fusion totale, laissant le public du Pavillon Noir ébranlé, bouleversé, mais également émerveillé par une telle radicalité esthétique et humaine. Marina Otero, en achevant cette *trilogie*, ne signe pas un adieu, mais un testament artistique d'une sincérité rare : elle a offert à la scène le plus beau des cadeaux, celui de son intimité en feu, et le théâtre aixois, en retour, a rendu hommage à cette flamme par une ovation qui semblait ne jamais vouloir s'éteindre !…



CRITIQUE, danse. AIX-EN-PROVENCE, Théâtre du Pavillon Noir, le 6 février 2026. « KillMe » par Marina OTERO. Crédit photographique (c) Marina Caputo

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, 36ème Printemps des Comédiens (Théâtre du Hangar), le 27 mai 2022. « LoveMe » par Marina OTERO

Dans le sillage électrisant de *FuckMe* (créé en 2020), l'audace de la chorégraphe argentine Marina Otero n'a pas désarmé. Dix jours seulement après le choc que nous avons vécu en assistant au premier volet de son (futur) *triptyque* – au *Teatro Rivoli* de Porto –, le 36ème Printemps des Comédiens de Montpellier présentait à son tour le second volet (en création française) de la *saga* imaginée par Marina Otero : *LoveMe* ! Si la première pièce était une délégation flamboyante de son désir à cinq corps masculins, *LoveMe* opère un retour à l'essence même de l'artiste : un face-à-

face avec elle-même, d’une nudité artistique presque entière.

Là où *FuckMe* résonnait encore comme une mise en scène burlesque du corps empêché, *LoveMe* se présente comme l’aboutissement d’une introspection radicale. Co-écrit avec son complice **Martín Flores Cárdenas**, le spectacle abandonne la fureur collective pour un dispositif minimaliste : un simple siège à roulettes et un écran de projection. C’est tout l’arsenal scénique mis au service d’une présence absolue. Assise devant le public, Marina Otero livre une accumulation de sensations anxieuses, brutes, sans filet. Le spectacle, par essence toujours en cours, repose entièrement sur la puissance magnétique de son interprétation, loin de tout script préétabli.



Cette épure minimaliste est un pari osé, brillamment relevé par la performeuse. Sur ce plateau nu, elle transforme le « je » en un acte d'abandon total à l'autre. La question du corps, centrale dans son œuvre, y est abordée non plus comme un objet d'exhibition, mais comme une œuvre en perpétuel devenir. La suite n'est que surprises, profondément ancrées dans les préoccupations qui fondent son travail. L'artiste intègre avec une *maestria* troublante les concepts de provocation, de violence, de mort et de mémoire, créant un espace de communion intense avec le public.

Au Teatro Rivoli, l'atmosphère était chargée d'une incroyable émotion. Le public a assisté à une performance où la frontière entre la vie et l'art s'est définitivement estompée. En osant ce retour à l'essentiel, **Marina Otero** a confirmé son statut d'icône inclassable de la scène contemporaine. ***LoveMe*** n'est pas une simple suite ; c'est un acte de foi en la puissance du direct, une preuve éclatante que le corps, même diminué ou exposé sans artifice, peut être le vecteur d'une des formes d'art les plus vibrantes et les plus sincères qui soient.

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, 36ème Printemps des Comédiens (Théâtre du Hangar), le 27 mai 2022. « LoveMe » par Marina OTERO. Crédit photographique (c) Angelo Magio

CRITIQUE, danse. PORTO, Teatro Rivoli, le 17 mai 2022. « FuckMe » par Marina OTERO

Inauguré il y a plus d'un siècle sur la *Praça de Dom João I*, le *Teatro Rivoli* est notre salle de spectacle préférée à Porto, la seconde ville du Portugal. Avec sa superbe façade Art déco qui trône fièrement au cœur de la ville, cette institution historique a su se réinventer au fil des décennies pour devenir un phare incontestable de la création contemporaine, et plus particulièrement de la danse. Depuis des années, son Grand Auditorium résonne au rythme des avant-gardes chorégraphiques, accueillant des artistes venus du monde entier. Ce temple de la modernité portugaise, qui n'a de cesse de bousculer les codes, a offert une scène idéale pour accueillir une œuvre d'une grande force émotionnelle : *FuckMe*, de l'Argentine Marina Otero.

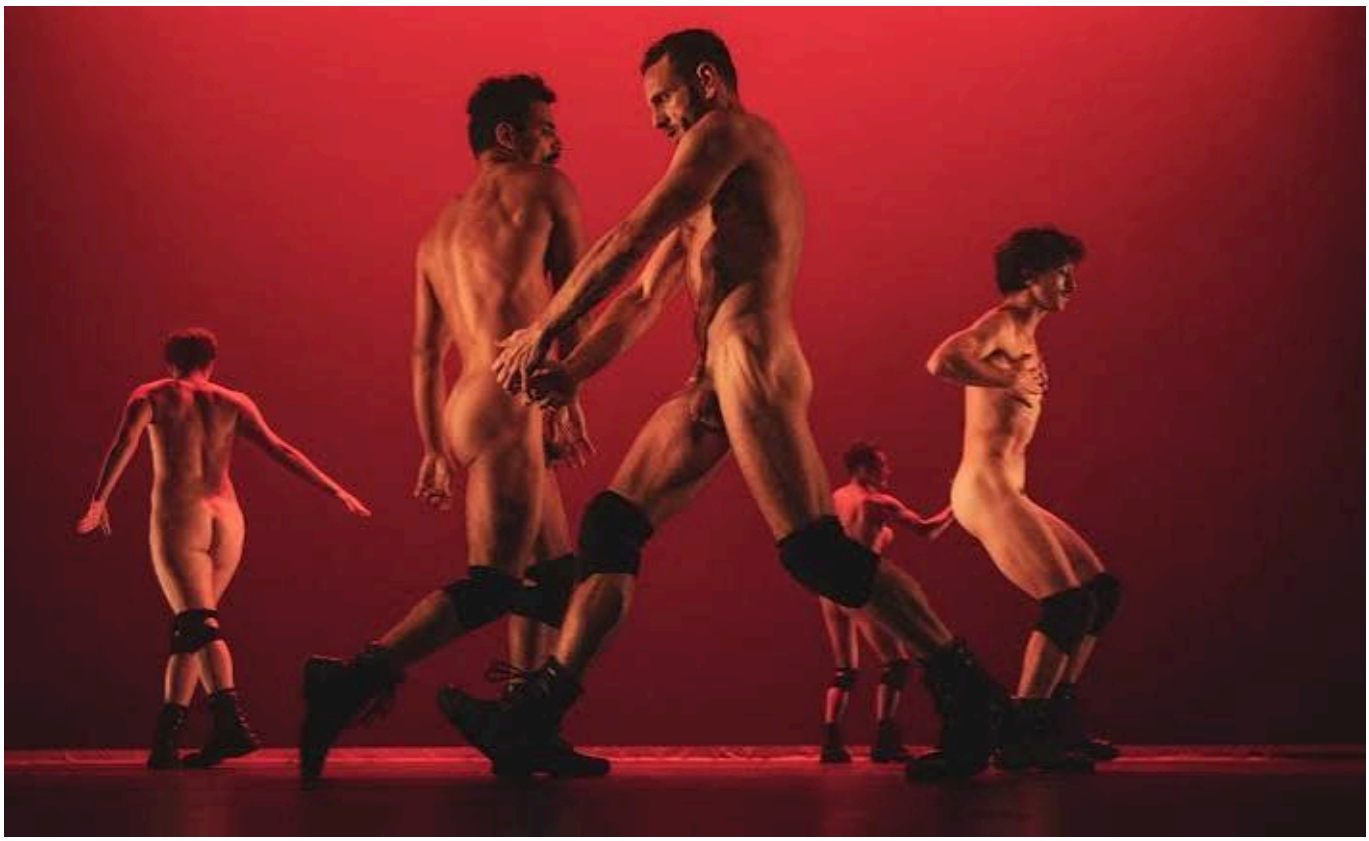
Assise en bord de scène, telle une maîtresse de cérémonie vêtue de noir, **Marina Otero** observe ses cinq « *sex-symbols* » masculins. Vêtus de simples genouillères et de bottes noires, ces danseurs deviennent les extensions d'un corps qui ne peut plus s'exprimer seul. Opéré, épuisé par des années de performances extrêmes depuis les années 90, le corps de la chorégraphe est devenu un champ de bataille silencieux. Face à ce constat, Marina Otero transforme cette impossibilité

physique en un acte de création d'une puissance saisissante. Elle délègue sa propre extravagance corporelle à ces hommes, qu'elle regarde évoluer, prêter leurs corps à sa cause narcissique, dans un jeu de miroirs aussi fascinant que troublant.



Ce n'est pas un hasard si ***FuckMe*** – premier volet (d'une série de 3 pièces) de l'œuvre auto-fictionnelle « *Recordar para vivir* » (*Se rappeler pour vivre*) -, a conquis le public du Rivoli. Le spectacle est une mise en abîme diabolique de la mémoire, du désir et du temps qui passe. Sur des bandes-son oscillant entre tubes sentimentaux et musiques explosives, les danseurs se livrent à une chorégraphie burlesque et électrique, où le cuir et le latex deviennent les symboles d'un érotisme outrancier. Mais derrière la *provoc'* assumée, c'est le récit poignant d'une vie qui se déroule : l'histoire

familiale de Marina Otero est entrecoupée d'images vidéo artisanales qui traversent l'histoire de l'Argentine, de la dictature à nos jours.



La performance de **Marina Otero**, à la fois narratrice principale et spectatrice de ses propres désirs, est un tour de force. Elle parle sans filtre du vieillissement du corps, de la perte et de l'entretien du désir, et de ce besoin tenace d'être en représentation, même face à l'adversité. Son autoportrait, baigné de couleurs *flashy* et d'humour grinçant, oscille entre la mise à nu de soi et une réflexion sincère sur la fragilité humaine. Cette œuvre hybride, qui brouille les frontières entre fiction et documentaire, improvisation et représentation, est portée par une virtuosité de construction qui envoûte autant qu'elle dérange.

À Porto, ce 17 mai 2022, **Marina Otero** a prouvé qu'elle était

bien une icône inclassable de la scène alternative. En l’absence de son corps physique, elle a convoqué une présence scénique d’une autre nature, électrisant le **Teatro Rivoli** de son audace et de sa radieuse irrévérence. Un manifeste vibrant sur la résilience qui hantera longtemps notre mémoire de spectateur !



CRITIQUE, danse. PORTO, Teatro Rivoli, le 17 mai 2022.
« FuckMe » par Marina OTERO. Crédit photo (c) Diego Astarita